

Maren et Marcelo Viñar

Exil et Torture



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Exil et Torture

Maren et Marcelo Viñar

Exil et Torture

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1989
30, rue de l'Université 75007 Paris
ISBN 2-207-23553-X
B. 23553-4

Présentation

Maud Mannoni

On trouvera rassemblé ici le témoignage d'un couple de psychanalystes uruguayens sur l'exil et la torture. Durant la quinzaine d'années passée hors de leur pays, ils ont tenté de ne pas effacer la mémoire d'un vécu de terreur, la mort demeurant par là, pour eux, ce qui peut aussi être soutien de la vie.

Le discours de l'analyste est le lieu où est parlée une pratique qui permet au corps souffrant d'être entendu. Si ce discours fait lien social, c'est aussi qu'il s'inscrit * en rapport à une lutte politique, voire idéologique, et cela, même si l'analyste s'en défend. L'éthique qui se dégage ici n'est pas élaboration d'une morale militante mais recherche concernant les conditions possibles d'une pratique analytique.

L'analyste, dans son témoignage, parle aussi du lieu même de l'analysand car il est pris, comme ses propres patients, dans un déchirement par où s'articule une différence entre savoir et vérité **. C'est de cet écart que se conforte la *résistance*. Contre celle-ci, Freud invitait à *faire* l'équivalent d'une révolution ***, Lacan, lui, a insisté sur l'importance

* Comme le rappelle E. Roudinesco, in *Pour une politique de l'analyse*, Maspero, 1977, pp. 47-50.

** Cf. J. Lacan, *Entretiens de Sainte-Anne, 1971-1972* (inédit).

*** S. Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », p. 173.

qu'il y a à ne pas confondre le *faire avec ce qui est épinglé de révolution dans le savoir*. Ce contre quoi le sujet se protège, c'est, en effet, du fait de se trouver affronté au risque d'une subversion dans la structure du savoir, subversion qui pourrait entraîner un nouveau type de discours qu'il lui serait impossible de tenir. Et ce qui insiste, lorsqu'on tente de mettre en mots une vérité, c'est l'impuissance à trouver la parole pour le dire. Car une vérité ne peut que se mi-dire et c'est dans l'action ratée, comme dans le rêve, que se retrouve ce *rogaton de savoir* * qui est à assumer comme sujet de l'inconscient.

Si l'acte analytique ne peut être assimilé à une volonté de gouverner, d'éduquer ou de soigner, il se produit néanmoins en un champ social (institutions soignantes, éducatives) qu'il subvertit par la voie d'une restitution de sa parole au sujet, hors de toute fonction de maîtrise. Mais cette parole peut être forclosée par le biais de l'administration qui en vient à exiger parfois que soient effacées la mémoire du passé et la trace des générations perdues, voire oubliées les traditions culturelles et la langue d'un groupe.

Qu'aujourd'hui les analystes aient gardé un certain effroi de l'inconscient, voire aient horreur d'une vérité qu'ils estiment alors ne pas avoir à être dite, cela n'est parfois que trop évident. On peut savoir gré à Maren et Marcelo Viñar d'avoir été de ceux qui se sont battus pour que l'histoire d'un peuple ne parvienne pas aux générations futures en étant détournée d'une vérité, pour que la mémoire ne soit pas tuée par le pouvoir du verbe. Cette histoire nous concerne tous : elle est la nôtre aussi bien.

* J. Lacan, *Entretiens de Sainte-Anne*, 1971-1972 (inédit).

Chapitre 1

Les yeux des oiseaux

Elle est toujours là, devant moi, cette liasse de papiers. Je ne trouve jamais un moment pour jeter un coup d'œil sur ces feuilles jaunies, usées par le temps. Je devrais prendre la décision d'oublier, de jeter tous ces papiers à la poubelle, à l'oubli.

Un livre, pourtant, qui se trouve parmi tous ces vieux manuscrits, retient mon attention. C'est le rapport d'un congrès... C'était à Punta del Este, en 1970, juste avant Noël; l'été uruguayen débutait, éclatant, et les plages se remplissaient de vacanciers. Nous nous trouvions tous au *Grand Hôtel Casino*, imitation caricaturale d'un château Renaissance.

Je parcours plusieurs articles; je vois les noms de notre équipe du dispensaire en beaux caractères. On travaillait bien... Je lis : « Angoisse d'aliénation... dans un groupe d'enfants, un climat de terreur s'est créé progressivement... un des enfants s'est constitué chef assassin... Raphaël, les mains pleines de peinture rouge, joue le rôle du tortionnaire. Il attaque sadiquement le plus petit du groupe. » Je me demande d'où venait la violence de ces mots pour nommer le comportement de Raphaël? Nous commençons, sans doute, à pressentir, sans le savoir, ce que nous allons vivre dans les années à venir.

Songeuse, je reviens aux premières pages du livre : « Notre destin, celui du continent latino-américain... dépend de la science... La culture en sciences humaines constitue le fondement de la mise en valeur des ressources humaines... Et, dans ce sens, la psychiatrie... accomplit un rôle d'importance capitale dans la possibilité pour l'homme de participer pleinement au processus de développement de la civilisation humaine. » Ces paroles d'ouverture du congrès étaient prononcées par le recteur de l'université de la République d'Uruguay. Il y a quelques mois, nous avons appris sa mort en exil, à Caracas.

D'un geste brusque, je veux fermer le livre, mais il reste ouvert à la page de garde. Mon regard se porte, machinalement, sur l'inscription : « Imprimé dans les ateliers graphiques de la Communauté du Sud, Montevideo, août 1971... » J'avais suivi quelques enfants de cette communauté : Aléjandro... et d'autres. Quelqu'un m'a dit qu'Aléjandro vit à Barcelone; les autres sont en Suède ou en Australie, tous chassés par le régime.

Une curiosité me pousse soudainement vers le paquet abandonné. J'y trouve mon vieux cahier de notes. Là où il était rangé, les mites ont eu le temps, sans être dérangées, d'y faire leur lent travail d'effacement. De cette écriture passée, j'arrive à saisir le nom des enfants que j'ai connus quelques années auparavant.

Le printemps avait subitement succédé à l'hiver. Mes doigts caressaient les veinures de palissandre de mon bureau, lorsque mon regard se porta, au-delà de la fenêtre, sur la gamme des azalées fleurissant à l'ombre légère d'un peuplier. La rosée scintillait aux premiers rayons de soleil. On s'était installé dans cette vieille et confortable maison. Elle sentait encore la peinture fraîche. Isolée dans un coin de la maison, je pouvais travailler à l'écart des bruits de l'extérieur.

Ce jour-là, je recevais Mme A. Elle venait « pour un simple papier ». Son mari était en prison à cause de ses activités

politiques. Les autorités de la prison demandaient qu'un médecin spécialiste donne les raisons psychologiques qui pouvaient justifier une demande de visite de sa petite fille. En attendant l'heure de la visite, Mme A. avait rencontré une autre mère pour qui j'avais fait un certificat de ce genre. C'est elle qui lui avait donné mon adresse. J'éprouvai une certaine inquiétude en me demandant combien de certificats j'avais pu faire déjà. Il faudrait, me dis-je, que je trouve des collègues qui puissent partager ce type de travail. J'étais sûre qu'on devait contrôler les noms des médecins qui font de tels certificats. « Ils ont dit que c'était une question de routine... », me dit la mère qui parut se rendre compte de mon hésitation. Vraiment j'exagère, pensais-je. Me sentir persécutée pour si peu, après tant d'années d'analyse.

Je retrouve mon cahier bleu sur le bureau. Mathilde... Je vois encore ses cheveux et ses yeux de jais. Elle avait sept ans quand son père a été emprisonné. Elle était trop grande pour partager la visite dans la cour avec les tout-petits. Depuis plusieurs mois, elle n'a pas embrassé son père, elle, la seule fille, l'aînée de la fratrie. Elle est contrainte à l'interminable attente en compagnie de sa mère et n'est autorisée à parler à son père que derrière une vitre, en utilisant un téléphone qu'elle parvient difficilement à atteindre. Elle se dit, de manière décisive : « Je vais m'obliger à pleurer. » Quelques semaines plus tard, elle me raconte, en secret, qu'elle a réussi à entrer avec ses petits frères. « Cela ne m'a rien coûté, je pleurais pour de vrai et très fort... Je me suis laissée tomber par terre... les soldats ont eu peur en me voyant dans cet état et ils m'ont laissée entrer avec les petits... Ils ont demandé à maman si elle m'avait fait voir à un psychiatre. »

Pendant trois jours consécutifs, notre quartier a été fouillé. Ils étaient au moins six, mitrailleuse au poing, au fond du jardin. Mon fils et ses copains jouaient dans le sable. J'étais inquiète pour eux. Je me suis entendue dire : « Mais vous

ne voyez pas qu'il n'y a que des enfants! » Je parvenais mal à dissimuler ma colère malgré les précautions qu'on croit devoir prendre en de telles circonstances.

Les choses avaient vraiment changé. On ne pouvait plus se promener tranquillement dans la ville. Il devenait dangereux de sortir sans papiers. Déjà, nous regardions différemment nos voisins, toute personne de notre connaissance, et même les consultants. Le soupçon, la peur, la crainte de la dénonciation nous envahissaient peu à peu. Mais rien de tout cela ne transparaissait ni dans les séminaires ni dans les écrits.

Maria-José était une consultante qui me menait la vie dure. Le travail de la séance était ardu. Elle me bousculait sans répit. Lorsqu'elle s'absenta durant deux semaines, j'éprouvai un certain soulagement. Sa mère avait laissé un message laconique : des ennuis familiaux. A son retour, Maria-José me raconta. Les militaires avaient occupé leur maison un soir, car ils recherchaient son père. Il n'y avait plus rien à manger pour le petit déjeuner. La mère voulut faire des achats, mais ni elle ni ses deux frères aînés ne furent autorisés à sortir. Ce fut Maria-José, âgée seulement de six ans, qui put aller faire les courses. Elle cacha dans sa chaussure un bout de papier sur lequel était écrit un numéro de téléphone que lui avait donné sa mère. De l'épicerie du quartier, elle prévint son père de ne pas rentrer à la maison. Puis elle rapporta le pain et le lait. Les militaires attendirent en vain plusieurs jours et durent se résoudre à quitter la maison.

Nous étions en hiver. Ils firent irruption en pleine nuit. Ils fouillèrent partout, jetant tous les papiers par terre, pêle-mêle; des feuilles arrachées, les tiroirs renversés, tous les objets familiers devenus introuvables. Cela n'avait pas d'importance si ce n'est celle de se retrouver seule, sans même son vieux stylo qui ne vous quitte pas un seul jour. Pablo dormait. Il ne s'était pas réveillé. Demain, je devrai lui dire

ce qui est arrivé. Je ne sais si je trouverai les mots, surtout pour lui dire que son père n'est plus là.

Pablo sait que, pour la première fois, il pourra rendre visite à son père en prison. Il prépare avec soin un cadeau : un cendrier en céramique qu'il fabrique de ses mains. Il le peint de rayures multicolores. Inquiet, il me demande : « Tu crois que papa va se rendre compte qu'entre les rayures, j'ai mis notre drapeau? » Dissimulé, en effet, à travers les bandes de couleur, il avait peint le symbole du front politique auquel appartient son père.

J'étais épuisée, alors qu'il m'aurait fallu un surcroît de lucidité pour éviter tout faux pas. Je ne pouvais pas arrêter le travail. La vie devait continuer normalement. Encore ce matin j'avais eu au téléphone une mère qui demandait une consultation urgente; son nom me disait quelque chose; elle devait être la femme de cet ancien député dont j'avais vu le nom et la photo dans le communiqué de vingt heures.

L'après-midi, je recevais Rodrigo; un beau garçon de six ans, habillé d'un tablier blanc, le grand ruban bleu au col, comme tous les écoliers. Sa mère, déprimée, se retrouvait sans emploi. Son père avait quitté la maison pour militer dans la clandestinité. Depuis, Rodrigo régressait dans son travail scolaire et souffrait d'une incontinence urinaire. Il avait volé de l'argent à sa grand-mère. Au cours de la séance, Rodrigo n'arrive pas à parler. Il est là, tendu, figé, sur sa chaise, les mains dans les poches. Lentement, il retire sa main et me montre un paquet de bonbons. Il se met un bonbon dans la bouche et le suce. D'un seul coup, je vois son visage se transformer; quelque chose lui était resté à travers la gorge, bloqué. Il est là, son regard fixe sur le mien, paralysé, les larmes coulent de ses yeux.

Je tourne la page de mon cahier bleu. Je vois le nom de Sofia. Insistant, le souvenir de ce matin lointain occupe de plus en plus ma pensée. J'avais décidé d'amener les enfants au bois. La ville, encore vide, se réveillait paisiblement en

ce dimanche matin. Je prenais le chemin habituel. Au-delà de la place du Congrès, j'apercevais les vieux bâtiments de la faculté de médecine, les portes et les volets fermés, l'intérieur vide depuis des mois. Un peu plus loin, j'accélérais en passant en face du dispensaire où j'avais travaillé tant d'années, où je n'avais plus de place. Plus loin se dressait le long mur blanc, la porte baroque en fer forgé, gardée par deux mitrailleuses, et, au fond du parc, entourée de palmiers et de magnolias, la silhouette de la grande villa, siège du commandement de l'appareil répressif. Trois fois par semaine, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards attendaient, alignés sur le trottoir, des nouvelles, une lettre ou un paquet de linge sale, de leurs proches disparus ou emprisonnés. Tout paraissait calme ce matin-là. Au-delà des villas, après le pont, s'étendaient les quartiers populaires. A ma droite, deux bulldozers déblayaient le terrain. Il ne restait plus que des décombres du monument construit collectivement à la mémoire des sept ouvriers trouvés assassinés dans leur local.

Sofia demeure associée à ce souvenir. Elle avait cinq ans. Je la revois. Son père est en prison. A chacune de ses visites, Sofia apporte ses dessins qui contiennent l'essentiel des messages qu'elle adresse à son père. Ses dessins sont soumis à un examen systématique à l'entrée. Un jour, la femme qui effectue ce contrôle raye à l'encre noire les hirondelles qui annoncent l'arrivée du printemps. « Il est interdit de dessiner des colombes », lui dit-elle d'un ton sévère. Dès lors, on ne trouve plus d'oiseaux dans les dessins de Sofia, mais elle dessine de nombreuses paires de petits cercles sur les branches des arbres. Ce sont les yeux des oiseaux cachés.

Dehors, le brouillard qui monte atténue la lumière de cette fin de journée à Paris. Je range mon cahier dans la bibliothèque et fais entrer Laure. Elle a quatre ans. Nous discutons de la possibilité d'un voyage pour rendre visite à son père qu'on a mis en prison avant même sa naissance.

Laure me dit : « Je veux aller voir papa... je vais apporter un cadeau surprise pour les méchants. » Elle dessine un paquet attaché d'un ruban. « Tu sais, ce cadeau, il a un truc. Ils vont l'ouvrir et boum!... les étoiles. » Avec fierté, elle lève son poing fermé.

Je reste accrochée à ce rêve qui, sans être de moi, n'est pas différent du mien. Nous étions emportés par des milliers de ballons de couleur, à travers l'océan, dans un long voyage. Hier j'avais retrouvé Anna. Nous nous étions connues il y a longtemps. Alors qu'elle avait trois ans, la petite avait été témoin, du seuil de sa chambre, de la destruction des livres et des meubles, des insultes à sa mère enceinte, des cris, des bourrades et des coups de crosse administrés à son père pour le faire sortir de la maison et l'emmener de force vers une destination inconnue. Anna, aujourd'hui, a six ans. Elle dessine une petite fille avec des ballons à la main. Elle me dit d'un air hardi : « Je vais aller lancer ces ballons avec ma maîtresse au-dessus de la mer... je crois qu'ils arriveront jusqu'à d'autres pays, parce que ce sont des ballons qui n'éclatent pas. Sur le ballon il y a le nom de l'enfant et de son école. Celui qui le trouvera répondra, j'en suis sûre... Je voudrais qu'ils arrivent chez Alicia, ma copine; elle vit juste en face de chez moi, là-bas. J'ai reçu trois lettres de l'Uruguay... Je prends trois ballons et je les envoie à la maison de mes grands-parents... Je crois que les ballons ne peuvent pas encore arriver là où est mon papa... pas maintenant... mais un jour... »

Exil et Torture

Ce livre écrit par deux analystes uruguayens, Maren et Marcelo Viñar, interroge les liens entre la réalité sociale, politique et l'histoire d'une part, cela à travers l'expérience de totalitarisme des dictatures latino-américaines, leur mode d'action vis-à-vis de l'individu : terreur, privation de liberté, torture.

C'est l'intrusion d'une réalité sociale et politique dans l'espace analytique de la cure qui suscite les questions traversant le recueil. Que se passe-t-il quand la réalité agit de manière immédiate sur le vécu, redoublant la perte originelle qui fonde la position de sujet ? Comment distinguer le gouffre universel des phobies infantiles si sa collusion avec le quotidien les multiplie ? Qu'en est-il de l'indicible de l'horreur et de sa transmission ?

La place de l'analyste est également interrogée : comment distinguer la terreur liée à la réalité politique, de celle provenant des fantasmes des origines comme celle venant du traumatique ?

Enfin, une place à part est faite à la torture. Qu'il s'agisse de sa finalité (il ne s'agit pas d'obtenir des renseignements, mais de créer la soumission) ou de ses méthodes (elle semble viser, à travers la violence exercée sur les corps, la structure même de l'appareil psychique), la torture est présentée comme le noyau de la scène de l'horreur. Elle amène à aborder la question du corps, de sa place et de ses limites.

Ce livre ne manquera pas de susciter des polémiques. Les auteurs ont cherché à garder vivante la mémoire d'un passé qui nous concerne tous. Au moment de regagner leur pays, après une fuite de quinze années, ils nous disent : *une fois l'exil commencé, il n'en finit jamais.*

Les auteurs : docteurs en médecine, psychanalystes membres de l'Association psychanalytique de l'Uruguay. Durant leur séjour en France, l'un a travaillé à la clinique de La Chesnaie et a participé aux travaux de l'École de psychiatrie institutionnelle ; l'autre a été responsable, dans le secteur public, d'une équipe de psychiatrie infanto-juvénile. Ils ont publié leurs recherches psychanalytiques dans des revues de langue française et espagnole.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture :
Wifredo Lam, eau-forte, 1966 (détail).
Illustration pour le livre "Lessive du loup"
de D. Fourcade, édition G.L.M.

© SPADEM

Extrait de la publication



B 23553.4  3.89
ISBN 2.207.23553.X
129 FF TTC